

LES SOURCES DE LA CROISSANCE ECONOMIQUE

1. QCM : cochez la ou les bonne(s) réponse(s)

De quoi dépend la croissance potentielle ?

- De l'évolution de la population active occupée Des variations de la demande globale
 De l'évolution du progrès technique De l'évolution du stock de capital fixe

De quoi dépend essentiellement la croissance effective ?

- De l'évolution du progrès technique De l'évolution du stock de capital fixe
 Des variations de la demande globale De l'évolution du progrès technique

Quel type de croissance résulte essentiellement de l'augmentation des facteurs de production ?

- La croissance potentielle La croissance extensive
 La croissance intensive La croissance endogène

Quel type de croissance résulte essentiellement de l'augmentation de la productivité des facteurs de production ?

- La croissance extensive La croissance endogène
 La croissance intensive La croissance effective

Quelles sont les caractéristiques de la fonction de production néoclassique $Y = f(K, L)$:

- Des rendements factoriels décroissants Des rendements d'échelles croissants
 Des rendements factoriels croissants Des rendements d'échelles constants

A quoi correspond le « résidu » de la croissance mis en évidence par Solow ?

- A la productivité du travail Au progrès technique « autonome »
 A la productivité globale des facteurs A la productivité du capital

A quoi correspond la productivité du travail ?

- PIB / (Emploi X Durée annuelle du travail) (Emploi X Durée annuelle du travail) / PIB
 PIB / Durée annuelle du travail PIB / Actifs occupés

A quoi correspondent les gains de productivité ?

- A l'augmentation des facteurs de production A l'augmentation du niveau de la productivité
 A l'augmentation de l'intensité capitaliste A l'augmentation du niveau de la production

Selon la théorie de la croissance endogène :

- Les rendements factoriels sont constants Les rendements d'échelles sont croissants
 La croissance devient un phénomène cumulatif et continu L'Etat ne doit pas intervenir

Quel économiste a souligné le rôle primordial des innovations dans la dynamique du système économique ?

- John Maynard Keynes Nicolai Kondratiev Joseph Aloïs Schumpeter Adam Smith

2. Vrai ou Faux ?

	V	F
Smith et Marx considèrent que seul le travail est productif de richesse	x	
La quantité de travail dépend de la population active occupée et de la durée annuelle du travail	x	
Toutes les économies convergent vers un état stationnaire		x
La croissance potentielle ne peut pas être supérieure à la croissance effective		x
Le paradoxe de Solow montre que la croissance des Etats-Unis a plutôt été intensive		x
Une forte intensité capitaliste tend à diminuer la productivité du travail		x
Selon Carré, Dubois et Malinvaud, la croissance française pendant les 30 Glorieuses fut extensive		x
Le progrès technique correspond à la somme des innovations	x	
Les innovations technologiques comprennent les innovations organisationnelles et de procédés		x
Les innovations incrémentales sont généralement générées par les innovations majeures	x	
Selon J-A Schumpeter, les innovations surviennent par grappe	x	
La France n'a pas encore franchi la « frontière technologique »		x
Ce sont les innovations de produits qui sont principalement à l'origine des gains de productivité		x
Les innovations sont sources de compétitivité-prix	x	
Le progrès technique agit à la fois sur l'offre et la demande	x	
Selon J-A Schumpeter, l'entrepreneur-innovateur bénéficie d'une rente de monopole temporaire	x	
L'innovation détermine la croissance effective		x
Les gains de productivité sont des économies d'échelles		x
Une hausse de la production permet des économies d'échelles	x	
Les économies d'échelles comme les gains de productivité permettent une baisse du coût unitaire	x	

3. Questions

1. Quels sont les 5 principaux déterminants de la productivité du travail ?
2. Quelles sont les différentes formes de progrès technique ?
3. En quoi les gains de productivité sont-ils facteur de croissance économique ?
4. Qu'est ce que le processus de destruction-créatrice mit en évidence par J.A. Schumpeter ?
5. En quoi les innovations sont-elles source de compétitivité ?
6. Pourquoi le progrès technique a-t-il un effet cumulatif sur la croissance (théories de la croissance endogène) ?
7. Quels sont les risques et les effets pervers de l'innovation pour la croissance économique ?
8. Quel rôle joue l'Etat dans la croissance économique ?
9. Quels sont les déterminants de la croissance effective ?
10. En quoi les structures sociales, culturelles et institutionnelles peuvent-elles influencer la croissance économique ?

4. Préparation à l'épreuve : plan détaillé, introduction et conclusion

Peut-on considérer l'innovation comme le facteur décisif de la croissance économique ?

Après avoir analysé les facteurs qui favorisent les gains de productivité, vous montrerez comment ces derniers peuvent agir sur la croissance économique.

En quoi l'innovation est-elle source de compétitivité ?

Réponses aux questions

1. L'organisation du travail, le progrès technique incorporé, une forte intensité capitalistique, l'élévation de la qualification des travailleurs et leur motivation.

2. Le progrès technique comprend les innovations technologiques et les innovations organisationnelles auxquelles il conviendrait d'ajouter les nouvelles sources de matières premières et l'apparition de nouveaux marchés (typologie de J.A Schumpeter).

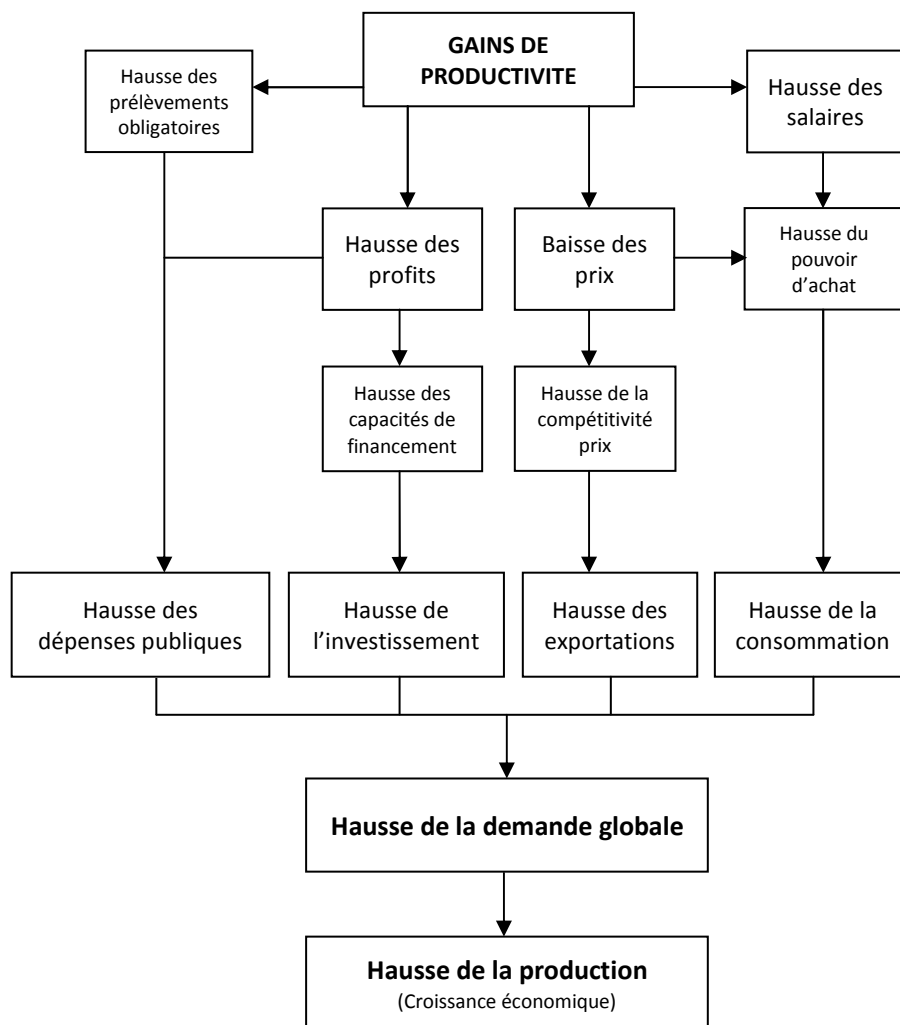
Les innovations technologiques désignent l'arrivée sur le marché de nouveaux produits et de nouveaux procédés. Les innovations de produits concernent les biens et les services nouveaux. Comme pour tout type d'innovations, il convient de distinguer les innovations radicales et les innovations dites incrémentales, c'est-à-dire l'amélioration d'un bien ou services déjà existant. Dans la pratique, la distinction entre ces deux catégories reste assez difficile. Une autre distinction peut être plus opérante entre innovation majeure et innovation mineure, la première ayant pour propriété de générer la seconde. Les innovations de procédé, dites aussi de processus correspondent quant à elles aux nouvelles techniques de production ou de commercialisation (l'introduction d'un convoyeur dans le travail à la chaîne ou bien l'appariation de la vente à distance sur internet permise par la création de site commerciaux).

Les innovations organisationnelles désignent la mise en place de nouvelles méthodes de production, ce que furent en leur temps le taylorisme et le fordisme. Le premier constitue indéniablement une innovation majeure. La principale innovation de Taylor réside dans la double division du travail.

Dans la typologie élaborée par Schumpeter, d'autres formes d'innovation sont distinguées. Il considère ainsi les nouvelles sources de matières premières. Il s'agit en effet d'un élément très important qui marque nettement différentes époques de l'histoire industrielle. Il évoque également l'apparition de nouveaux marchés (le marché chinois par exemple).

Il faut néanmoins souligner que, comme toute typologie, la distinction entre les différentes formes de progrès technique est parfois très confuse. Les différents types se confondent et/ou se combinent. Ainsi, les Nouvelles Formes D'Organisation du Travail (notamment le Toyotisme) sont autant des innovations organisationnelles que des innovations de procédés avec par exemple un recours très étendu à l'utilisation des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de Communication).

3. Les gains de productivité entraînent une accélération de la croissance à la fois par le pouvoir d'achat qu'ils permettent de distribuer et par l'investissement qu'ils permettent de financer. En effet, en produisant davantage en moins de temps, on augmente les richesses produites par travailleurs tout en diminuant le coût de fabrication puisqu'il faut moins de temps pour les produire. Les gains de productivité vont donc être partagés entre : les salariés qui vont pouvoir réclamer une hausse de leurs salaires réels (pouvoir d'achat du salaire) puisqu'ils sont plus productifs ; les entreprises qui vont augmenter leurs profits d'une part parce qu'elles vont vendre davantage et d'autre part parce que le coût de production unitaire diminue si le salaire réel progresse moins vite que la productivité par tête ; les consommateurs car les entreprises vont pouvoir répercuter une partie de la baisse des coûts unitaires (si le marché est concurrentiel) sur les prix. Cette baisse des prix augmentera le pouvoir d'achat des consommateurs et la compétitivité-prix des firmes ce qui dynamisera la demande et la production ; enfin l'Etat qui va bénéficier de cette amélioration de la situation économique en voyant ses recettes fiscales et sociales augmenter ce qui lui permettra de mener à bien des politiques de soutien à la croissance.



4. « La destruction créatrice est un processus interne au capitalisme qui révolutionne incessamment de l'intérieur la structure économique, en détruisant continuellement ses éléments vieillissants et en créant continuellement des éléments neufs. Ce processus de destruction créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré s'y adapter ».

Très simplement, cette expression imagée utilisée par J.A. Schumpeter vise à montrer que l'activité économique se caractérise par un mouvement incessant de disparition et de création d'activités ou encore de destruction et de restructuration des activités. Le processus de destruction créatrice est un moteur essentiel de la croissance. En conduisant à l'obsolescence des technologies existantes, l'innovation s'accompagne nécessairement d'un renouvellement structurel de l'économie. S'opposer à ces évolutions revient à brider la croissance.

Exemple : Les NTIC (Nouvelles technologies de l'information et de communication) à l'origine d'un processus de destruction-créatrice dans de nombreux secteurs : l'industrie du disque, du livre, du cinéma...

5. L'innovation est un moyen d'améliorer la compétitivité-prix des entreprises. Les innovations de procédés permettent de réduire les coûts grâce aux gains de productivité.

La mise en œuvre de nouvelles techniques de production, grâce à l'utilisation de machines nouvelles ou de nouveaux équipements, permet en général aux entreprises d'accroître leur productivité, c'est-à-dire le rapport entre les quantités produites et les quantités de travail ou de capital utilisées. Chaque unité produite revient ainsi moins cher à produire, ce qui permet de la vendre à un prix inférieur tout en continuant à faire des bénéfices. D'où une meilleure compétitivité-prix.

Les innovations organisationnelles contribuent aussi à faire baisser les prix. L'augmentation de la productivité, favorable à la compétitivité-prix, peut également résulter d'innovations dans l'organisation du travail. Ainsi le taylorisme, grâce à la division verticale et horizontale du travail, a permis de quadrupler la production des entreprises concernées à la fin du XIX^{ème} siècle, tout en divisant le nombre d'ouvriers par quatre.

Puis le fordisme, au début du XX^{ème} siècle, a permis d'augmenter encore la productivité et de faire ainsi baisser davantage les prix, grâce au convoyage automatique des produits en cours d'élaboration entre les postes de travail. Entre 1910 et 1925, le prix d'une automobile Ford a été divisé presque par 10. Le toyotisme, qui s'est développé à partir des années 60 au Japon et s'est ensuite répandu sur toute la planète, a visé les mêmes objectifs de hausse de la productivité et donc d'augmentation de la compétitivité-prix, à un moment où le modèle taylorien-fordien commençait à atteindre ses limites partout dans le monde. Cette méthode d'organisation du travail imaginée par Taichi Ohno cherche à favoriser la réactivité de l'entreprise, afin de diminuer les coûts liés aux stocks et aux incertitudes sur l'évolution de l'environnement. Cela conduit à mettre l'accent, notamment, sur la polyvalence et l'esprit d'initiative des salariés.

L'innovation est également un facteur de compétitivité structurelle. Les innovations de produits améliorent la compétitivité hors prix. Les innovations de produits correspondent à la mise sur le marché soit de produits complètement nouveaux (« innovations radicales »), soit de produits nettement améliorés par rapport aux versions précédentes ou vis-à-vis de la concurrence (« innovations incrémentales »). Dans un cas comme dans l'autre, les entreprises concernées peuvent parvenir à une situation de monopole, car elles se retrouvent seules ou presque à vendre un produit avec des caractéristiques très particulières. Le fait qu'elles puissent par conséquent fixer leur prix presque sans contraintes, conduit à évoquer à leur propos une « compétitivité hors-prix ». Bon nombre d'entreprises fondent ainsi leur stratégie sur la différenciation des produits, dans le but de gagner en compétitivité structurelle ce qu'elles ne pourraient pas gagner en compétitivité prix. Il peut suffire par exemple de présenter une version du produit plus respectueuse de l'environnement. Dans certains domaines d'activité, en particulier dans le cas des produits de haute technologie, pour lesquels les connaissances applicables évoluent rapidement, cette compétitivité produit est plus déterminante que la compétitivité prix. L'innovation est alors une question de survie, comme certaines firmes informatiques en ont fait l'amère expérience (IBM...)

La compétitivité structurelle bénéficie aussi des innovations de procédé ou organisationnelles. Les innovations de procédé permettent aussi de gagner en compétitivité structurelle lorsqu'elles améliorent la qualité des produits. Ainsi, la performance des microprocesseurs, en termes de rapidité de calcul, de consommation électrique, et de diffusion de chaleur, dépend notamment de la finesse de gravure de leurs circuits imprimés. Par conséquent dans la compétition entre Intel et AMD sur le marché des microprocesseurs, la capacité d'Intel à fabriquer des circuits avec une finesse de gravure de 45 nanomètres au début de l'année 2008, plusieurs mois avant son concurrent, a représenté une innovation de procédé très favorable à sa compétitivité hors-prix.

En matière de qualité, l'organisation du travail est également un facteur important. Pour cette raison, les innovations organisationnelles peuvent largement contribuer à la compétitivité hors prix d'une entreprise. La responsabilisation des salariés est un des principes importants du toyotisme, qui prône le « zéro défaut ». Et il ne fait guère de doute que la réputation de qualité et de fiabilité des véhicules d'un constructeur automobile, par exemple, peut lui permettre de bien vendre ses produits malgré des prix plus élevés que ceux de la concurrence..

6. Les théories récentes cherchent précisément à rendre le progrès technique endogène, c'est-à-dire à construire des modèles qui expliquent son apparition. Ces modèles ont été développés à partir de la fin des années 1970 notamment par Paul Romer et Robert Barro ou Robert Lucas. Ils se fondent sur l'hypothèse que la croissance génère par elle-même le progrès technique. Ainsi, il n'y a plus de fatalité des rendements décroissants : la croissance engendre un progrès technique qui permet que ces rendements demeurent constants voire croissants. Ils vont reprendre les intuitions d'Adam Smith (1796) et d'Alfred Marshall et Allyn Young (1928) pour formuler de « nouvelles théories de la croissance ». Ce n'est pas le progrès technique qui engendre la croissance, c'est la croissance qui génère par elle-même le progrès technique. Le progrès technique est donc « endogène » à la croissance de la production et la croissance apparaît comme un phénomène cumulatif.

Ces modèles expliquent que la croissance engendre du progrès technique. Dans un pays qui s'enrichit grâce à la croissance, le comportement rationnel des agents économiques va produire des « externalités positives » c'est-à-dire des avantages procurés aux autres agents économiques sans qu'ils en aient à payer le coût. En conséquence, si une entreprise investit dans des machines et embauche des travailleurs supplémentaires, la hausse de la production du pays sera supérieure à la hausse des facteurs de production. Les rendements d'échelle sont croissants.

En premier lieu, la croissance permet de mieux utiliser les équipements ce qui accroît la productivité du capital et diminue le coût unitaire des produits. En effet, le coût de l'équipement est un coût fixe. La hausse de la production va permettre de diviser le coût total par un plus grand nombre de produits (« économies d'échelle »).

Deuxièmement, le « learning by doing » ou « effet d'apprentissage » : plus on produit, plus on apprend à produire de manière efficace. En produisant, on acquiert en particulier de l'expérience, qui accroît la productivité des travailleurs mais aussi des firmes (Adam Smith). Ainsi, si plusieurs firmes augmentent en même temps leurs investissements elles vont connaître une croissance plus forte que celle qui résulterait pour chacune de leur propre investissement. En accumulant du capital chaque firme acquiert des connaissances qui bénéficient aussi aux autres firmes. Plus l'investissement est fort et plus le progrès technique se diffuse (Paul Romer). En effet, l'accumulation de connaissances par une entreprise produit des « externalités positives » pour l'ensemble des entreprises par effet d'imitation ou par embauche de salariés formés ailleurs.

Troisièmement, la croissance favorise l'accumulation du « capital humain », c'est à dire les compétences possédées par la main d'œuvre et dont dépend sa productivité. En effet, plus la croissance est forte, plus il est possible d'accroître le niveau d'instruction de la main d'œuvre, en investissant notamment dans le système éducatif.

Une population mieux éduquée diffuse plus rapidement les connaissances et acquiert plus vite la maîtrise des nouvelles technologies. Le « capital humain » dégage des rendements d'échelle croissants. En effet, le niveau de connaissance d'un individu est d'autant plus efficace que celui des autres (avec lesquels il communique) est plus élevé. La productivité individuelle est fonction de l'efficacité de l'équipe dans laquelle il travaille. Chaque connaissance nouvelle entraîne l'apparition de connaissances supplémentaires (Robert Lucas)...

Quatrièmement, les investissements dans la recherche ont deux effets positifs. D'une part, ils augmentent le stock de connaissances qui sont un « bien public » qui profite à tous sans que l'on ait à en payer le prix. Les idées vont ainsi se diffuser rapidement ce qui va augmenter l'efficacité de tous. D'autre part, les innovations induites par la recherche vont réintroduire la concurrence entre les firmes qui est favorable à la croissance.

Enfin, la croissance permet de financer des infrastructures (publiques ou privées) qui la stimulent. La création de réseaux de communication efficaces favorise, par exemple, l'activité productive.

7. Souvent, les nouveaux procédés ont des coûts de fabrication supérieurs aux anciens ; ces coûts sont plus que compensés par la diminution de leurs coûts d'utilisation. Dans une première phase, les ressources disponibles pour investir sont équivalentes à ce qu'elles étaient avant l'innovation ; l'introduction de nouveau procédé ne sera pas directement efficace et sera d'abord coûteux en termes de croissance et d'emploi. Ce n'est que lorsque le processus d'innovation sera achevé que la production pourra augmenter en raison d'une productivité intrinsèque plus élevée que celle des techniques antérieures.

Le progrès technique est un facteur d'incertitude. Il perturbe le calcul rationnel des agents et peut créer une crainte en l'avenir, surtout lorsque les agents sont avertis au risque. L'innovation est souvent un processus risqué dont le financement nécessite des fonds de « capital-risque ».

L'innovation ne parvient pas toujours à se diffuser. Une tendance à la concentration des activités d'innovation dans l'espace peut être remarquée (exemple emblématique de la Silicon valley). En effet les activités à rendements croissants peuvent bénéficier du regroupement des firmes dans un même lieu ; cette concentration fait profiter les entreprises d'effets de réseaux et d'externalités positives. Mais d'un autre côté cette polarisation de l'innovation aggrave les inégalités entre régions. Ainsi, en 1998, les 20 premiers Etats des Etats-Unis réalisaient 85 % de l'ensemble des dépenses de recherche -développement et les 20 derniers seulement 4 %.

La destruction créatrice peut créer des distorsions et des inégalités. Certaines entreprises peuvent être perdantes. Elles peuvent être mises en péril par la concurrence des firmes innovantes. Elles risquent de faire faillite ou devront réduire leur activité, licenciant de ce fait une main-d'œuvre devenue surnuméraire.

Des emplois peuvent disparaître. Il ne suffit pas que la croissance de la production induite par l'innovation soit supérieure à celle de la productivité pour que des emplois soient créés, il faut aussi que la qualification de la main-d'œuvre soit adaptée aux nouveaux emplois. Or la concomitance entre le progrès technologique et la mondialisation crée un effet « superstar » analysé par Rosen et repris par Krugman : grâce aux TIC un même individu peut prendre en charge un très grand nombre d'affaires ; ceux qui sont jugés les meilleurs captent un volume de clientèle plus important au détriment des moins performants. Dans un même ordre d'idée, Robert Reich pense que cette articulation entre mondialisation et progrès technologique profite surtout aux « manipulateurs de symboles ».

Des activités, des régions ou des pays peuvent aussi être perdants. L'innovation est un jeu à somme positive, mais tous ne sont pas pareillement gagnants. Certaines régions peuvent ne pas être en mesure de résister à la compétitivité des pays les plus innovants. Par ailleurs, en économie fermée, le déversement profite nécessairement à d'autres secteurs de l'économie domestique ; cela peut ne pas être le cas en économie ouverte et en situation de spécialisation internationale.

8. Le marché n'est pas toujours capable de bien coordonner les agents pour obtenir une croissance économique optimale. En effet, les « externalités positives » ne sont pas prises en compte par le marché puisqu'elles n'ont pas de prix. Aucun agent privé n'est donc prêt à prendre en charge les dépenses de recherche, d'éducation ou d'infrastructures non rentables puisqu'elles vont profiter à tous sans qu'il en retire un profit. C'est donc à l'Etat d'intervenir en menant une politique structurelle à long terme (Rober Barro) qui consiste : a prendre en charge les investissements publics nécessaires à la croissance économique (universités, autoroutes, ADSL pour tous...) ; a prendre en charge les dépenses d'éducation (afin d'accroître le capital humain) et une partie des dépenses de recherche (recherche fondamentale et appliquée) ; a inciter les agents économiques à investir ou à chercher ou à s'éduquer soit en subventionnant les externalités positives, soit en taxant les externalités négatives, soit en protégeant l'innovation par le biais de brevets qui donnent un monopole d'exploitation temporaire.

L'Etat a un rôle important dans l'émergence et la diffusion des innovations. Cette politique industrielle de soutien de l'offre s'inscrit dans une politique structurelle à long terme. Cette politique recouvre tous les moyens pour piloter le développement de la compétitivité du pays et l'attractivité du territoire.

L'Etat peut subventionner ou diminuer les impôts des entreprises innovantes pour les inciter à se lancer sur de nouveaux marchés (exemple Airbus). L'Etat peut faciliter la diffusion du progrès technique en mettant en place des

infrastructures publiques (exemple les réseaux téléphoniques...) et un système d'éducation performant, en particulier l'éducation supérieure. L'Etat doit favoriser la concurrence qui est un aiguillon à l'innovation (Aghion, Howitt).

Pour qu'une innovation émerge et se diffuse, il faut que la société soit prête à l'adopter, ce qui suppose : le développement de l'éducation de la population (rôle de l'Etat) et d'une pensée rationnelle (mis en avant par Max Weber) qui s'oppose à la pensée religieuse et à la tradition ; la confiance (rôle de l'Etat et des institutions) afin que les individus et les entreprises aient envie de parier sur l'avenir.

Une économie de marché concurrentielle qui pousse les entreprises à innover en permanence. Un Etat qui protège la propriété privée et met en place une politique de l'offre en faveur d'une économie compétitive (infrastructures publiques...) et une politique de soutien de la demande qui favorisent une croissance équilibrée

9. Kuznets distingue « ce qui rend la croissance possible » c'est-à-dire les facteurs de production disponibles de « la manière dont elle se produit effectivement ». La croissance effective correspond à la croissance réellement obtenue par le pays. Elle a de nombreux déterminants. Les économistes d'inspiration plus libérale considèrent que la croissance effective résulte avant tout de la profitabilité. On peut aussi souligner le rôle des institutions. L'esprit d'entreprise, le degré de résistance au changement, l'intensité du travail, mais aussi le système financier, la politique économique mise en œuvre ou le mode de gouvernance des entreprises sont autant de facteurs qui nouent sur la croissance effective.

Pour les économistes d'inspiration keynésienne, la croissance effective dépend essentiellement des variations de la demande globale qui comprend : la consommation finale des ménages fonction du revenu courant des ménages et de leur propension à consommer ; l'investissement des administrations qui dépend des décisions de l'état en matière d'évolution des dépenses publiques ; l'investissement en capital fixe des entreprises dépend de l'évolution de la demande, des profits réalisés et anticipés et de leur capacité à les financer ; les exportations qui correspondent à la demande adressée aux pays par des non résidents et qui dépend de la compétitivité des produits nationaux et de la croissance du pouvoir d'achat des non résidents ; de la variation des stocks (un stockage profite à l'augmentation de la production, un déstockage contribue à son ralentissement).

10. La croissance est également tributaire des grands idéaux qui sous-tendent le comportement des membres de la société. La culture a donc quelque chose à voir avec la croissance. En effet, comment expliquer que, à un moment donné de leur histoire, des peuples se soient mis à accumuler du capital, et pas d'autres, apparemment aussi bien dotés en facteurs de production que les premiers. Les normes et les valeurs en vigueur dans une société influencent l'ensemble des comportements, donc évidemment les comportements économiques.

Le sociologue allemand Max Weber (1864-1920) a soutenu l'idée que les valeurs véhiculées par le protestantisme avaient involontairement favorisé le développement du capitalisme dans les pays anglo-saxons, à la fois parce que les préceptes de leur religion poussaient les protestants à épargner et à investir et accordaient une grande valeur au travail, à l'activité professionnelle, et parce qu'une grande confiance et une grande solidarité les unissaient, d'où la création de sortes de réseaux unissant des entreprises industrielles et des banques, ce qui était très favorable à la croissance. Prendre en compte les valeurs pour expliquer la croissance ne doit cependant pas conduire à en faire l'explication ultime : les valeurs se conjuguent avec l'ensemble des structures de la société. Ce qui compte sans doute le plus, c'est le climat qu'instaurent à la fois les valeurs et l'organisation politique dans une société : la croissance économique a besoin à la fois de stabilité (pour que l'on puisse prévoir les effets des décisions prises aujourd'hui) et de possibilité de transformations (puisque la croissance en génère).